Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: - (1989)

Heft: 2

Artikel: La littérature allemande du Tyrol du Sud

Autor: Grüning, Hans-Georg

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870651

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA LITTÉRATURE ALLEMANDE DU TYROL DU SUD

Hans-Georg Grüning est germaniste et comparatiste à l'Université de Macerata (Italie). Il s'intéresse plus particulièrement à la réception de la littérature allemande en Italie et à la traduction littéraire; récemment il a publié une étude sur l'«image» goethéenne des lettres italiennes (*Goethe critico della letteratura italiana*, Palermo, Palumbo ed., 1988, in: Aurora, collana diretta da A. Gnisci e G. Pugliesi). Dans son article il analyse la situation particulière et à bien des égards exemplaire des auteurs germanophones du Tyrol du Sud italien et l'évolution de cette littérature qui a su dépasser les limites d'un provincialisme ou d'un nationalisme étroit.

Si l'on veut parler d'une littérature (au même titre que d'une langue ou d'une culture) minoritaire, on doit partir de quelques présupposés: tout d'abord, une telle littérature n'occupe pas du tout la même position, dans un contexte donné, que la littérature écrite dans une langue officielle, nationale (comme en Belgique, en Suisse, au Canada, etc., où le français, l'allemand, le flamand, l'italien, l'anglais jouent ce rôle), mais une position inférieure, bien qu'elle soit la plupart du temps reconnue et protégée par la constitution; il nous faut constater ensuite que le critère qui nous permet de définir la littérature minoritaire est exclusivement un critère politique et non pas littéraire; enfin, on doit considérer le caractère peu homogène des littératures minoritaires: il n'existe pas une situation qui soit semblable à une autre, et ceci à cause de la position géographique, de l'évolution historique et des problèmes de politique intérieure et extérieure parfois différents. En traçant une typologie des littératures minoritaires, on peut distinguer deux grands groupes: le groupe des littératures minoritaires qui n'ont pas un système de référence extérieur (comme une littérature «officielle»), à l'instar de la littérature basque, minoritaire aussi bien en France qu'en Espagne, de la littérature bretonne en France, de la littérature sarde en Italie, de la littérature sorbe en RDA, etc., ainsi que le groupe des littératures minoritaires qui ont comme point de repère une littérature officielle en dehors de leur territoire, comme par exemple la littérature du Tyrol du Sud en Italie, la littérature alsacienne en France, qui ont dans la littéra-

ture allemande (ou pour être plus précis: dans les littératures des diverses nations qui ont l'allemand comme langue officielle) un point d'appui extérieur puissant. Néanmoins, ces deux groupes de littératures minoritaires se trouvent être désavantagés: le premier à cause de son isolement total, et par conséquence à cause de l'absence d'une possibilité de défense de sa littérature (comme base de sa culture et de sa langue) par un «frère majeur» qui pourrait faire pression sur les représentants de la culture dominante. La supériorité totale de la littérature officielle, qui dispose de tous les moyens de diffusion sur le territoire national, comme aussi à l'étranger à travers la propagande culturelle, implique donc le risque d'une perte plus ou moins lente du caractère littéraire de la littérature minoritaire qui glisse dans le niveau du folklore ou ne réussit pas du tout à s'élever à un niveau supérieur. La littérature minoritaire de type «protégé» présente surtout le risque d'une provincialisation par l'exaltation de sa production littéraire, due à la crainte de la perte de son identité, pour permettre une meilleure distinction entre la littérature dite nationale (le groupe dominant) et la valeur de la petite patrie («Heimat»), le groupe ethnique auquel elle appartient. Pour elle, tout en conservant ses caractéristiques, il s'agit de rester en contact avec la littérature qui lui sert de référence (de même qu'avec l'évolution générale de la littérature mondiale), pour ne pas se trouver tout à coup démodée et isolée. En exploitant habilement une situation de frontière et en jouant avec une ambiguïté captivante, ces auteurs ont toute latitude de créer un système littéraire original. Les confluences et les conflits culturels peuvent avoir un effet stimulant sur la production littéraire (comme c'est le cas, par exemple, à Trieste), si on accepte une telle situation et au cas où on ne se réfugie pas uniquement dans la tradition locale de son groupe d'appartenance.

La littérature allemande du Tyrol du Sud[1] est devenue minoritaire à partir du moment où le Tyrol du Sud a été séparé politiquement du Nord et de l'Est (Traité de Saint-Germain du 10 septembre 1919). Avant cette date, elle faisait déjà partie de la littérature régionale tyrolienne (cependant avec des caractéristiques déjà différentes de la littérature du Tyrol du Nord) qui était une partie de la littérature autrichienne, à l'intérieur du groupe plus large des littératures de langue allemande. Une littérature ne devient certainement pas immédiatement «minoritaire» de fait, suite à des événements historiques, mais l'évolution vers ce statut de «petite littérature» est un cheminement assez long et influencé par des

événements précis, de type historique. En l'occurrence, la formation d'une littérature minoritaire autonome dans le Tyrol du Sud ne fut pas facilitée par la politique d'italianisation forcée du régime fasciste qui avait tenté d'effacer (par l'accord entre Mussolini et Hitler sur l'option maximale) toutes les traces de la langue et culture allemandes au sud du col du Brenner. Les représentants de la culture et de la littérature se sont exilés (surtout à Vienne, Munich ou Innsbruck), pour retourner parfois après la guerre, et surtout après le traité du 5 septembre 1946. Cependant, le retour (ou le séjour permanent) des intellectuels dans leur pays d'origine est rendu difficile par l'absence d'un centre culturel et universitaire dans le Tyrol du Sud, ce qui contraint les jeunes à faire leurs études «à l'étranger», c'est-à-dire en Italie, en Autriche ou en Allemagne, et à chercher des débouchés professionnels hors de la «petite patrie». Ces séjours forcés à l'étranger pourraient toutefois contribuer à une meilleure ouverture d'esprit, à dépasser les frontières étroites de la «petite patrie» et de ses problèmes, mais ils sont, d'autre part, la cause d'une réintégration difficile dans une réalité provinciale aux dimensions modestes.

Nous sommes ici en présence d'un des problèmes fondamentaux de la littérature du Tyrol du Sud: peut-on parler d'une littérature sud-tyrolienne en considérant qu'une grande partie de ses écrivains ne vit pas (ou seulement temporairement) dans son pays d'origine? Quels sont alors les facteurs qui déterminent le caractère et la consistance d'une littérature et l'identité des auteurs qui en font partie? Nous laissons pour l'instant ces questions en suspens.

Actuellement, la situation politique (avec le statut d'autonomie pour la province de Bolzano) garantit la sauvegarde des minorités ethniques et linguistiques allemande et ladine, en mettant au même niveau la langue nationale et les langues minoritaires (en contraignant la population de langue italienne à apprendre l'allemand à l'école ou pour accéder à des postes dans l'administration). Cette situation devrait permettre la formation d'une littérature locale de langue allemande. Et cette littérature est foncièrement différente de toutes les expressions littéraires qui se sont manifestées dans le Tyrol du Sud précédemment, de telle sorte que l'on commence (les Tyroliens du Sud eux-mêmes, les Italiens, les Allemands ou les Autrichiens) à considérer, pour la première fois, la littérature du Tyrol du Sud comme une unité littéraire autonome, un sous-groupe de la littérature allemande. L'appartenance à un système politique (économique ou social) différent, de

même que le contact continu avec un autre système culturel et littéraire a une influence continue, quoique lente, sur la formation d'un sentiment d'altérité, bien que la plupart des représentants politiques du groupe germanophone craignent et cherchent à empêcher cette évolution: c'est pour cette raison (ne pas couper le cordon ombilical avec le monde allemand) que la fondation d'une université sud-tyrolienne bilingue à Bolzano a été énergiquement combattue, contraignant par la même occasion les étudiants à fréquenter les universités allemandes, autrichiennes ou italiennes.

Nous avons parlé jusqu'ici d'une littérature allemande du Tyrol du Sud comme si son existence en tant qu'entité autonome était acceptée et incontestée. S'il y a un territoire, une population autochtone qui y produit des textes littéraires qui sont lus, on pourrait alors affirmer que cette région a une littérature. Mais quels sont les textes qui peuvent être considérés comme littéraires? De la réponse (plus ou moins arbitraire, et basée le plus souvent sur une interprétation individuelle, influencée aussi par des critères politico-culturels) donnée à cette question dépend donc l'existence d'une littérature qui, si elle est en plus minoritaire, n'en sera que plus difficilement reconnue. Dans notre cas, celui de la littérature du Tyrol du Sud, nous proposons trois éléments essentiels de réflexion: le premier est celui de la majorité nationale, de la critique (presse, etc.) italienne, le second est celui de la minorité même (à travers l'autoreprésentation des auteurs du Tyrol du Sud), et le troisième, celui du groupe de référence extérieur: allemand et autrichien.

1. La Littérature du Tyrol du Sud et l'Italie

Jusqu'en 1985, à ma connaissance, seul un historien de la littérature italienne évoque le problème de la littérature du Haut-Adige en langue allemande (aussi bien qu'en langue italienne): Walter Binni, qui, en 1968, constate l'absence des phénomènes littéraires dans cette région; même pour l'époque médiévale, pour laquelle Binni propose le cas incertain de Walther von der Vogelweide et le «rimeur» Oswald von Wolkenstein, et, pour la période de l'humanisme, Nicolas de Cusa, évêque de Bressanone (Brixen), il ne trouve qu'«une vaste production de chants et de légendes populaires liée plutôt aux traditions et aux coutumes (allemandes et ladines) qu'à des motifs culturels et littéraires précis»[2], une production qui ne correspond pas à la floraison des arts figuratifs de la même époque. La situation de l'époque moderne et contemporaine est encore pire, et même après la germanisation du terri-

toire, au milieu du XIXe siècle, et la prise de conscience du peuple du Tyrol du Sud de sa propre ethnicité germanique, on ne peut pas noter «un résultat vraiment original du point de vue culturel et littéraire.[3]» De même, la littérature italienne dans cette région «n'a pas su opposer à l'élément allemand beaucoup plus que des expressions journalistiques et de propagande, au fond nationalistes.[4]» Binni regrette que les nationalismes antagonistes aient exclu, pour le moment, les possibilités d'un dialogue qui, dans une zone de frontière entre deux langues et cultures, pourrait être fécond.

Le Tyrol du Sud littéraire n'existait pas pour la culture italienne officielle, on n'en parlait pas; les histoires de la littérature et les anthologies, en Italie, ne présentaient que la littérature italienne nationale, en négligeant, par exemple, aussi la littérature italienne du Tessin (quelques auteurs sont toutefois présentés dans les dictionnaires de littérature); c'est seulement à cause de Pasolini que, parfois, les textes à l'usage des écoles font maintenant état de la littérature du Frioul (surtout comme littérature dialectale ou populaire). La littérature allemande minoritaire du Tyrol du Sud et les autres littératures minoritaires en Italie n'ont jamais figuré dans des textes à l'usage des écoles. Les élèves (de même que les professeurs et les intellectuels en général) n'avaient donc pas la moindre idée de l'existence de littératures différentes de la littérature officielle, et ne disposaient que de peu de possibilités pour s'en informer. Il n'y a que deux ans que l'éditeur «La Scuola» de Brescia a commencé à publier une série de volumes sur des littératures régionales de l'Italie (brève histoire littéraire accompagnée d'une anthologie) où on prend aussi en considération les littératures italiennes hors de l'Italie, comme la littérature de la Suisse italienne[5], ou les littératures non italiennes à l'intérieur des frontières de l'Etat, comme la littérature allemande du Haut-Adige, présentée en même temps que la littérature italienne du Trentin et l'importante littérature de la Vénétie[6]. C'est à cause de cette juxtaposition que l'espace qui est réservé à cette dernière est très limité, en comparaison avec la Vénétie, qui reçoit la part du lion. Le Trentin est aussi considéré comme peu important, mais c'est surtout le Haut-Adige qui doit supporter le jugement sévère qui est désormais presque un stéréotype:

> «L'Alto Adige non ha apportato nulla di notevole né alla produzione letteraria italiana né a quelle tedesca, fuorché, tra Tre e Quattrocento, il canzoniere del cavaliere gardenese Oswald von Wolkenstein.» (p. 74)

Un petit paragraphe de six lignes est consacré à Oswald, avec un jugement positif («génial, aventureux et violent»), bref et peu précis. Puis, l'importance de l'humaniste Nicolas de Cusa est relevée, en ce qui concerne l'évolution des sciences et l'ouverture d'esprit dans cette région. Dans la préface historique au chapitre de la littérature du Trentin et du Haut-Adige, on donne, comme exemple de la difficile coexistence entre les Allemands et les Italiens, le roman *Die Walsche*, du Tyrolien du Sud Joseph Zoderer, et dans le petit paragraphe sur la poésie italienne du Haut-Adige, à la fin de la présentation historico-littéraire, il se retrouve à côté de quelques auteurs de langue italienne. L'anthologie reproduit un petit passage du roman *Die Walsche*, avec un résumé et une brève note biographique. Environ dix-sept pages portent sur la littérature de la région du Trentin et du Haut-Adige, et seulement deux pages sont consacrées aux littératures allemande et italienne du Haut-Adige: si l'on considère que l'œuvre complète devrait comporter près de vingt volumes, ces deux pages sont dérisoires. L'auteur n'a pas voulu approfondir le sujet de la littérature du Haut-Adige, la bibliographie qu'il propose est peu fournie et, omettant de signaler la bibliographie en langue allemande, il ne relève même pas tous les articles importants en italien[7].

Est-ce qu'on pourrait alors affirmer que la culture italienne moderne, née du concept centralisateur de l'Etat, de la langue et de la littérature nationales, datant du XIXe siècle (et qui a passé par l'idéologie fasciste), n'accepte qu'avec difficulté l'idée que, dans le territoire national, d'autres langues, cultures et littératures puissent aussi exister? Nous pensons toutefois que si elle en fait peu de cas, c'est qu'elle ignore tout simplement ces «littératures connexes» (pour utiliser le terme proposé par les éditeurs du troisième volume de l'*Histoire des Littératures* de l'Encyclopédie de la Pléiade), parce que ces expressions littéraires ont eu peu d'importance dans le contexte littéraire général, et par conséquent le problème ne s'est pas présenté. La culture italienne, qui tolère assez bien les minorités raciales, religieuses, idéologiques dans le pays, n'a pas su accepter de bon cœur l'affront du refus, de la part de la population de langue allemande du Tyrol du Sud, de l'intégration dans la langue et la culture italiennes. Les Tyroliens du Sud sont donc autres, ils ne sont pas des Italiens (parce qu'ils ne veulent pas être italiens, ils refusent l'italianité et, en outre, ils parlent une autre langue) et pour cela on les punit en les ignorant. De plus, la concession de l'autonomie n'était pas un acte volontaire du pouvoir central, mais était due à la pression extérieure

(Autriche) et internationale (ONU). Le rapport psychologique avec cette minorité «trop privilégiée» (le nouveau statut a fait des Allemands du Haut-Adige la «minorité la plus protégée d'Europe») est alors déterminé par une espèce d'orgueil blessé: on les a tellement bien traités et, malgré tout, ils ne veulent pas devenir italiens...

Au moment où un auteur tyrolien du sud, très connu dans le monde littéraire allemand, accepte sa condition d'écrivain italien, c'est-à-dire la nationalité italienne, comme on l'a vu avec le «cas Zoderer», la critique italienne accueille cet écrivain presque avec reconnaissance et avec un certain étonnement. Reste le problème de sa classification qui, en suivant la suggestion de Zoderer même, fut généralement résolu par la formule: «écrivain allemand de nationalité italienne» ou alors: «écrivain de langue allemande et de passeport italien», etc.

Mais le «cas Zoderer» est resté isolé; ses trois romans sont déjà traduits et publiés chez Mondadori, et le quatrième, *Dauerhaftes Morgenrot*, est en cours de parution chez Einaudi, avec le titre *Il silenzio dell'acqua sotto il ghiaccio*[8]. Les autres deux «grands auteurs» de la littérature contemporaine du Tyrol du Sud, Franz Tumler, le «père»[9], et le poète lyrique N.C. Kaser (qui a transgressé de nombreuses normes)[10], mort prématurément suite à l'alcoolisme, ne sont pas du tout connus en Italie, et il n'existe une belle édition bilingue que de Kaser[11], malheureusement de diffusion très limitée et pour cette raison connue surtout dans le milieu des intellectuels italiens du Haut-Adige. Mais il y a beaucoup plus d'auteurs en partie déjà connus en Autriche et en Allemagne, comme H. Rosendorfer (habitant près de Munich), qui a écrit une douzaine de romans[12], G. Kofler (qui habite à Vienne), qui, dans ses trois volumes de poésies bilingues (allemandes et italiennes), et en dialecte, trace une image ironique et allusive, mais aussi réaliste de sa «petite patrie»[13], Anita Pichler, femme écrivain de talent, auteur de divers récits et d'un petit roman, *Die Zaunreiterin*, publié par Suhrkamp[14], mais aussi parmi les contemporains, des auteurs plus ou moins limités dans leur diffusion au Tyrol du Sud, et tout au plus à l'Autriche. Parce qu'il est impossible de fournir dans cet article un tableau complet de la littérature du Tyrol du Sud, nous nous bornerons à citer (en risquant des classifications et des jugements superficiels), tout d'abord dans la génération née avant la Première Guerre, Hubert Mumelter, prosateur traditionnel et idéologue d'une République rhétique des Alpes assez mythique et irréelle, le néoromantique

Erich Kofler, Gabi von Pidoll, partisan de Weinheber[15], et pour la génération «moyenne» (née à peu près entre les deux guerres), les peintres-poètes Luis Stefan Stecher et Markus Vallazza, les poètes lyriques Bruno Klammer, Leonhard Paulmichl, Konrad Rabensteiner, Roland Kristanell, les poètes dramatiques Josef Feichtiger, Hans-Friederich Kühnelt, Bruno Seyr, Klaus Webhofer (Mazohl). Le choix à effectuer dans la génération de l'après-guerre est beaucoup plus difficile. Il y a un groupe de poètes dramatiques, avec Albrecht Ebensperger, Matthias Schönweger, Hans Schwärzer, Oswald Waldner et Luis Zagler, de poètes lyriques et de prosateurs comme Dietmar Dissertori, Arno Dusini, Georg Engl, Armin Gatterer, Sepp Mall, Klaus und Werner Menapace, Gerhard Mumelter, Josef Oberhollenzer, Ludwig Paulmichl, Klaus Piger, Siegfried de Rachelwitz (petit-fils d'Ezra Pound), Günther Vanzo, Hansjörg Waldner, des poètes écrivant en dialecte, comme le caustique Hans Haid, des femmes écrivains, comme Maria E. Brunner, Sabine Gruber, Rosita Mesalla, Heidi Prenner, Birgit Rauen, Brunhilde Rossi-Agostini, Aglaja Spitaler, Henrike Steiner, Anny Vicari, Irma Waldner, Margherita Zander[16].

Il semble peu probable que la critique italienne puisse s'occuper de tous ces auteurs d'importance inégale, et peut-être éphémères (même la critique allemande n'en est pas capable), mais il serait temps de constater que ce petit morceau de terre, gagné lors de la Première Guerre mondiale, et habité par des Tyroliens, «montagnards têtus et bornés», a su créer, surtout pendant les vingt dernières années, une richesse littéraire considérable, et de ce fait est sur un pied d'égalité avec les autres régions italiennes. Le fait, toutefois, que l'Italie possède une littérature minoritaire allemande (qui ne se réduit pas seulement à Zoderer, qui, à juste titre, a participé à différents prix littéraires [le «Premio Napoli», où il est arrivé troisième en 1985, et le «Premio Catullo», dont il a été le lauréat, en 1986]) n'est pas encore admis, surtout que le «cas Zoderer» a depuis perdu la fascination de la nouveauté pour rentrer dans la routine. A notre avis, la raison en est encore le concept d'une littérature nationale unique, qui bloque l'acceptation de l'idée d'une littérature nationale composée de plusieurs littératures. La liaison entre la langue et la nation, c'est-à-dire le concept romantique (repris par Croce et Vossler) de la langue comme symbole, expression de l'âme d'un peuple, d'une nation, est inviolable. Toutes les expressions littéraires qui ne sont pas en langue italienne n'appartiennent donc pas à la littérature de l'Ita-

lie. En outre, il faut souligner que l'Italie a eu beaucoup de difficulté à créer l'unité nationale, et que ce sont la langue et la littérature italiennes qui sont considérées comme les liens les plus forts pour garantir cette unité et les symboles de cette unité. Les concessions à des minorités et aux régionalismes semblent donc dangereuses pour l'unité nationale.

2. *La Littérature tyrolienne du sud vue par les Tyroliens du Sud eux-mêmes*

La *conditio sine qua non* de l'existence de la littérature tyrolienne du sud est toutefois la conviction des écrivains eux-mêmes de se comprendre comme appartenant à un groupe à part, à une littérature qui se distingue soit de la littérature du système linguistique et culturel d'appartenance (tyrolienne du nord, autrichienne, allemande), soit naturellement celle du système politique d'appartenance (Etat italien). Les indices qui nous permettent de reconnaître une telle autonomie de la littérature du Tyrol du Sud comme régionale à l'égard de la littérature allemande, et comme minoritaire par rapport à la littérature italienne, sont de type institutionnel (au sens de structure fixe, tant privée que publique), d'une part, et personnels d'autre part, c'est-à-dire qu'ils se basent sur des analyses et des affirmations des auteurs et des organisations culturelles de la région.

En ce qui concerne le premier point, nous pouvons signaler l'existence de deux associations d'écrivains allemands (et aussi d'écrivains italiens) du Haut-Adige: le «Kreis Südtiroler Autoren» (naguère «Kreis für Literatur») du «Südtiroler Künstlerbund» et, à partir de 1981, la «Südtiroler Autorenvereiningung», l'association des auteurs de la génération plus jeune, en opposition avec la ligne du «Kreis». A l'initiative privée des auteurs, réunis en cercles et associations, des périodiques littéraires et culturels ont été créés, comme *Arunda* (à partir de 1976), *Distel* (à partir de 1981), et *Sturzflüge* (à partir de 1982), ainsi que l'organe des étudiants du Tyrol du Sud, *Skolast* (précédemment *Der fahrende Skolast*, dès 1956), qui consacrent beaucoup de place à la littérature tyrolienne du sud et à ses problèmes. Il est nécessaire de souligner que les articles des trois derniers périodiques sont écrits aussi bien en allemand qu'en italien et qu'ils traitent des deux littératures du Haut-Adige et permettent la publication de textes d'écrivains débutants des deux groupes linguistiques.

D'autres institutions sont les prix littéraires assez nombreux (par exemple le «Walther-von-der-Vogelweide-Preis», le biennal

«Maria-Veronika-Rubatscher-Preis» de la ville de Bressanone, attribué à des écrivains du Tyrol du Sud, ou le «N.C. Kaser-Preis», biennal, lui aussi) et les bourses pour écrivains («Schreibbeihilfen») qui, en 1988, pour la première fois, ont été accordées par la SAV («Südtiroler Autoren Vereinigung») et qui, à l'avenir, devraient être distribuées après l'adoption de nouvelles normes pour les subventions culturelles («Kulturförderungsgesetz»), et dans une mesure plus large par les offices culturels de la Région (jusqu'en 1988, les écrivains ont surtout bénéficié de bourses autrichiennes et allemandes)[17]. Pour rester dans le milieu des publications: l'éditeur Athesia publie dans la série «Werkreihe Südtiroler Autoren» des volumes lyriques, de prose et de théâtre (par exemple, «Südtiroler Initiative»), surtout d'auteurs liés au «Kreis». Un centre de documentation sur la littérature contemporaine du Tyrol du Sud a été fondé tout récemment («Dokumentationsstelle für Neuere Südtiroler Literatur»). En fait, les structures de soutien, surtout des institutions privées, mais ces derniers temps aussi publiques, sont assez considérables, et, malgré le manque de structures académiques sur place, qui pourraient favoriser et stimuler encore plus cette littérature, on peut constater une volonté de créer le centre de production littéraire dans le Haut-Adige même, de même que la présence d'une réflexion critique, prête à accueillir la production littéraire, soit des auteurs domiciliés dans le Haut-Adige, soit des auteurs qui, librement ou suite à des contraintes de tout ordre, n'y travaillent et n'y habitent pas. Dans les manifestations culturelles, dans les jurys des prix littéraires, on trouve régulièrement les noms de ces écrivains «en exil», et, dans les anthologies de même que dans les périodiques, on peut lire leurs textes.

Y a-t-il donc, au sein des écrivains de la région, un sentiment d'appartenance à une entité à part, dû aux liens avec la «Heimat», la «petite patrie»? Se définissent-ils comme des auteurs du Tyrol du Sud? Cette classification n'implique-t-elle pas un jugement négatif face à cette littérature régionale et même provinciale, au sens péjoratif du terme?

En ce qui concerne la littérature dialectale ou celle qui s'occupe, dans sa thématique, exclusivement du Tyrol et de son histoire, l'autodéfinition des écrivains se réfère naturellement à l'appartenance géographique et linguistique, soit pour le Tyrol en général, soit pour la partie méridionale (par exemple, «Tiroler Heimatdichter», «Südtiroler Mundartdichter»); quelques-uns des écrivains qui aspirent à un niveau littéraire plus haut et à une

plus large diffusion de leurs œuvres, voient dans le terme «Südtiroler Literatur» une restriction, le fait de se renfermer dans des limites trop étroites, et, pour ces raisons, ils préfèrent se déterminer comme «écrivains autrichiens», comme Zoderer, pour qui «autrichien» n'est pas une catégorie politique, mais culturelle: «Io pertanto mi sento autore di lingua e cultura austriaca, perché è su di essa che mi sono formato ed educato»[18]. Zoderer motive cette auto-classification par des faits plutôt personnels, d'éducation et de formation culturelle, qui, dans son cas, sont autrichiennes. Zoderer appartient ainsi à quatre entités différentes: il est italien par son passeport, allemand par sa langue, tyrolien du sud par sa «Heimat», et il est culturellement autrichien. En parlant des générations plus jeunes qui ont vécu toute leur vie dans les limites du territoire, Zoderer affirme toutefois que cette influence de la culture autrichienne est moins forte et, par conséquent, leur identité culturelle est et doit être plus autonome, c'est-à-dire tyrolienne du sud, hors de la tutelle autrichienne.

On pourrait dire que la nouvelle littérature du Tyrol du Sud, qui accepte cette particularité culturelle du Haut-Adige, entre deux grandes cultures, et qui en prend conscience, commence à la fin des années soixante, et plus précisément avec le fameux exposé polémique de N. C. Kaser, du 27 août 1969, devant la «Cusanus Akademie» de Bressanone, où l'enfant terrible de la littérature tyrolienne du sud attaque les vaches sacrées de la vieille culture littéraire du Haut-Adige (H. Mumelter et son clan) et de ses théoriciens (E. Thurnher) et diffuseurs (Dolomiten, Athesia, Rai), décrit le début d'une littérature moderne avec Tumler («le père de notre littérature»), Zoderer, Rosendorfer et Seyr, pour annoncer ensuite, presque prophétiquement, la naissance d'une nouvelle littérature au Tyrol du Sud, qui se basera sur un groupe d'environ vingt jeunes écrivains de sa génération: «Südtirol wird eine Literatur haben, wie gut dass es niemand weiss»[19]. Il semble que cette prophétie se soit finalement accomplie. Le problème de la classification de cette littérature par ses créateurs mêmes reste toutefois ouvert: il révèle la difficulté d'une telle opération d'évaluation.

On peut donc noter une certaine réticence envers le terme «Südtiroler Literatur», auquel on préfère des termes moins catégoriques, comme «Literatur in Südtirol», ou «aus Südtirol», qui ne déterminent pas le caractère ou une appartenance, mais l'origine, l'endroit où se crée une œuvre. Ainsi, on ne peut pas vraiment affirmer que cette région possède une littérature bien à elle;

peut-être peut-on affirmer uniquement que des écrivains y produisent des textes qui appartiennent à d'autres systèmes culturels? En tout cas, la problématique de la littérature allemande du Haut-Adige n'est pas centrée sur le rapport avec le système de référence politique (l'Etat italien), et la discussion ne porte pas sur le fait que la littérature du Haut-Adige soit minoritaire dans le contexte national, mais sur le rapport avec les systèmes de référence culturels et littéraires; le problème du rôle de la littérature tyrolienne du sud dans le contexte tyrolien en général est soulevé, de même que le rapport avec la littérature du Tyrol du Nord: la différence (ou non) entre ces deux littératures, la relation avec la littérature autrichienne et allemande, les relations avec les littératures et cultures de contact (italienne et ladine) et les problèmes d'évaluation d'une littérature, qui, à cause de ses limites géographiques, et dans sa soif d'autonomie, tend à surestimer sa production, à accepter tout ce qui est écrit comme art[20]. La critique de ces jeunes écrivains tyroliens du sud est surtout adressée aux autorités et aux institutions politiques et culturelles de la région, où le parti SVP a un rôle prédominant. Par peur d'une perte d'identité autrichienne-allemande et d'une contestation politique et sociale, ces autorités ont tout fait pour bloquer la formation d'une culture et d'une littérature du Tyrol du Sud, comme expression de l'acceptation de la situation politico-culturelle particulière, mixte, entre deux systèmes (nous pensons au cas déjà cité de l'université bilingue de Bolzano), donc la formation d'une nouvelle identité, base pour la nouvelle littérature «autonome». Et, de fait, cette littérature tente aussi d'exprimer cette nouvelle identité en textes bilingues ou bien multilingues et cherche à stimuler la production littéraire de langue italienne comme complément nécessaire de la scène culturelle de la région, vue comme une unité en phase d'intégration et non pas comme deux unités (allemande et italienne) séparées en tout et pour toujours.

3. *La Littérature tyrolienne du sud vue par l'Autriche et l'Allemagne*

Il est intéressant de noter que, malgré les problèmes dont nous avons parlé, du côté des intellectuels tyroliens du sud, la volonté de créer une littérature régionale autonome dans le cadre des littératures allemandes ne manque pas, et qu'une telle littérature existe déjà de fait. Pour les «grandes sœurs» de la littérature tyrolienne du sud, les littératures autrichienne et allemande, il n'y a pas de problèmes: elle est absorbée «sans autre forme de procès»;

dans les dictionnaires et histoires littéraires, et dans les anthologies[21], on trouve les auteurs tyroliens du sud parmi les autres auteurs de langue allemande. En général, ils sont également classés comme auteurs autrichiens par les ouvrages de référence allemands. Dans les notes biographiques, on évoque quelquefois leur position particulière d'habitants d'une région allemande minoritaire. On suit donc le critère de l'appartenance culturelle (autrichienne) et linguistique (allemande) et non pas le critère d'appartenance nationale.

Conclusion

On peut sans doute constater que le Tyrol du Sud possède aujourd'hui une littérature de langue allemande aux formes multiples: aux poètes plutôt populaires, folkloriques et traditionnels qui chantaient la «Heimat», les montagnes, à des auteurs déjà confirmés dans le monde littéraire allemand, ont succédé ou se sont souvent opposés des écrivains qui ont cherché à se joindre à l'évolution de la littérature autrichienne et allemande (en maintenant bien sûr leur originalité) comme les prosateurs Zoderer et Pichler. D'autres ont travaillé sur le dialecte, la culture de frontière avec ses interférences, et les techniques poétiques modernes donnent un résultat original, surtout dans la poésie lyrique, comme avec Kaser et Kofler. Puis, il nous faut noter la reprise de la production de pièces de théâtre, et la multitude des jeunes auteurs lyriques (parmi eux un grand nombre de femmes) qui ont eu la possibilité de prouver leur talent.

Malgré les circonstances qui sont peu favorables, la situation littéraire dans cette région semble assez prometteuse. Il semble qu'une rechute dans un provincialisme ou un nationalisme borné ne soit plus possible, et que cette littérature soit en train de se gagner une identité à elle qui reflète la situation culturelle mixte dans laquelle elle est née, et qu'elle est capable de surmonter les limites étroites qui sont les siennes pour s'ouvrir et pour s'orienter vers des structures non plus nationales, mais culturelles. Ainsi, elle sera à même de réaliser sa situation à double voie (politiquement italienne — culturellement autrichienne et allemande), sans les complexes et les risques qui caractérisent normalement les littératures minoritaires.

Hans-Georg GRÜNING
(Texte révisé par Marc Elikan)

NOTES

[1] Le Petit Larousse, sous le mot «Tyrol», divise le Tyrol en «Tyrol autrichien» et en «Tyrol italien», le Tyrol italien, de son côté, est subdivisé en Haut-Adige, «de langue allemande et ladine» et en Trentin, «de langue italienne», une division qui reflète la situation historique avant 1919. Si nous parlons ensuite de «Südtirol» ou «Haut-Adige», nous nous référons exclusivement à la province autonome de Bolzano.

[2] W. Binni-N. Sapegno, *Storia letteraria delle Regioni d'Italia*, Florence, 1968, page 244 («una vasta produzione di canti e leggende popolari più legati a tradizioni e costumi (tedeschi e ladini) che a precisi motivi culturali e letterari»).

[3] *Ibid.* («nessun vero resultato originale in campo culturale e letterario»).

[4] *Ibid.* («non ha potuto contrapporre all'elemento tedesco molto più che espressioni giornalistiche e propagandistiche a sfondo nazionalistico»).

[5] G. Orelli, *Svizzera italiana*, Brescia, 1986; des études critiques sur la littérature italienne en Suisse se trouvent aussi dans des revues italiennes comme: *Strumenti critici* n° 57 (1988); A. Stella, «Il Ticino scende a sud», pp. 273-289, et F. Pusterla, «Le ragioni di un disagio: dubbi metodologici sulla «letteratura della Svizzera italiana», pp. 291-303.

[6] I. Caliaro, *Veneto, Trentino-Alto Adige*, Brescia, 1988.

[7] Par exemple, I. A. Chiusano, «Il Caso Zoderer», dans *NRE 9*, n° 52, 1984, pp. 17-22, ou L. Rega, «Kaser, Tumler, Zoderer: Il Sudtirolo ha finalmente la sua letteratura», dans *NRE, 10*, n° 65, 1985, pp. 37-52; I. Caliaro, op. cit., mentionne seulement L. Mittner, *Storia della letteratura tedesca* (vol. 1) pour Oswald v. Wolkenstein et S. Demarchi, «Poeti italiani in Alto Adige» (dans *Distel*, mai 1986) pour les auteurs italiens.

[8] Joseph Zoderer, né en 1935 à Merano, auteur de trois volumes de poésies (en partie dialectales) et des romans *Das Glück beim Händewaschen*, 1976, *Die Walsche*, 1982, *Lontano*, 1984, *Dauerhaftes Morgenrot*, 1987; sur Zoderer: I. A. Chiusano et L. Rega, cf. note 7; S. P. Scheichl, «Die Kritiker und Zoderers «Walsche», dans *Sturzflüge*, 4, 1983, pp. 47-51; Christoph König, «Joseph Zoderer», *KLG*, 1985 (avec bibliographie); G. Imperatori, «Joseph Zoderer», dans *Profundo Nord*, pp. 87-106.

[9] N. C. Kaser, dans un exposé devant la Cusanus-Akademie de Bressanone, le 27 août 1969, a désigné Tumler de cette manière: «Ich habe zwar etwas gegen Betitelungen, aber er ist der Vater unserer Literatur und der Vater unseres Erkennens», dans N. C. Kaser, *Kalt in mir* (édité par H. Haider), Wien, 1981, p. 37. Franz Tumler, né en 1912 à Gries, habite à Berlin, il est l'auteur de nombreux récits et romans comme *Das Tal von Lausa und Duron*, 1935, *Der Schritt hinüber*, 1956, *Der Mantel*, 1959, *Nachprüfung eines Abschieds*, 1964, *Volterra. Wie entsteht Prosa*, 1965, *Aufschreibung aus Trient*, 1965, et des volumes de poésie, cf. *F. Tumler. Zum 70. Geburtstag. Eine Anthologie*, Arunda, 1982, avec bibliographie.

[10] N. C. Kaser, né en 1947 à Bressanone, mort en 1978 à Brunico; *Eingeklemmt*, Salzburg, 1979, *Kalt in mir*, Wien, 1981, *Jetzt müsste der Kirschbaum blühen*, Zürich, 1983.

[11] Par G. Mariani, *Norbert C. Kaser*, Bolzano, 1983.

[12] Herbert Rosendorfer, né en 1934 à Bolzano: *Der Ruinenbaumeister*, 1969, *Über das Küssen der Erde*, 1971, *Deutsche Suite*, 1972, *Eichkatzelried*, 1979, *Ball bei Thod*, 1980, etc.

[13] Gerhard Kofler, né en 1949 à Bolzano, *Südtiroler Extravaganzen*, 1981, *Neue Südtiroler Extravaganzen*, 1984, *Die Rückseite der Geographie*, 1988.

[14] Anita Pichler, née en 1948 à Merano, *Die Zaunreiterin*, 1986.

[15] Indications bio-bibliographiques sur ces auteurs: Alfred Gruber, «Zeitgenössische Literatur in Südtirol», dans *Der Schlern*, 47, 1973, pp. 584-600 (avec une anthologie en appendice).

[16] Informations sur la littérature tyrolienne du sud contemporaine dans: O. Sailer, «Zeitgenössische Dichtung in Südtirol», in *Schöpferisches Tirol*, 1. Folge: Dichtung, Innsbruck, 1953, pp. 19-36. E. Thurnher, *Dichtung in Südtirol*, Innsbruck, 1966; A. Gruber, cf. note 15; *Buchlandschaft Südtirol. Wegweiser zum literarischen Buch 1970-1980 und zu neueren Tirolensien*, Bolzano, 1981; O. Egger, «Zur Literatur in Südtirol überhaupt», in *Skolast*, 27/3, 1982, pp. 8-15. Sur la littérature tyrolienne, y compris celle du Tyrol du Sud, cf. Moriz Enzinger, «Strömungen der Gegenwart, ein Überblick 1900-1950», dans *Schöpferisches Tirol, op. cit.*, pp. 7-17; Paul Wimmer, *Wegweiser durch die Literatur Tirols seit 1945*, Darmstadt, 1978 (Brennpunkte, 15), et P. Scheichl, «Probleme einer tirolischen Literaturgeschichte der jüngsten Zeit», in *Der Schlern*, 1983, pp. 517-532; des informations plus récentes sont fournies par des anthologies dotées de notices bio-bibliographiques comme: *Neue Literatur aus Südtirol*, G. Mumelter, ed., Bolzano, 1970, *Skolast*, 4/1979, «Sondernummer Literatur», «Literatur in Südtirol», G. Mumelter, ed., *Arunda*, 13, 1983; «Was Ihr wollt...», R. Mumelter, ed., in *Sturzflüge*, 7, 1984, pp. 81-112 (femmes-écrivains); Südtiroler Initiative, A. Gruber, ed., Bolzano, 1980 [Werkreihe Südtiroler Autoren 7 (théâtre, textes et documentation)].

[17] En ce qui concerne le débat sur les avantages que les écrivains retireraient de bourses au lieu de prix littéraires, cf. *Sturzflüge*, 1982, p. 61, *Distel*, 32/1, 1988, pp. 42-44, et Scheichl, *op. cit.*, p. 529.

[18] Interview de D. Zandel dans *L'Unità*, 9 avril 1987.

[19] *Kalt in mir, op. cit.*, p. 38.

[20] Cf. O. Egger, *op. cit.*, note 16. La critique de la littérature tyrolienne du sud contemporaine part de cette constatation: «In Südtirol ist alles Kunst, nur der Kunsthonig nicht.» (p. 8). A. Ritter, dans son article «Die Kritiker und die deutschspachige Literatur des Auslandes: Thesen zu einem Dilemma», in *Distel*, 34/35, 1988, pp. 72-73, met en garde contre la propension des critiques à surestimer trop facilement les littératures minoritaires à cause de critères politico-culturels.

[21] Par exemple l'anthologie *Zeit und Ewigkeit. 1000 Jahre österreichische Lyrik*, J. Schondorff, ed., Düsseldorf, 1980, 2e édition, où l'on trouve soit des poètes médiévaux, soit des poètes modernes (comme Tumler, Vallazza, Kristanell, De Rachelwitz).

H.-G. G.